

*Alain Schnapp*

DES MONUMENTS À L'HISTOIRE :  
LA RAISON DES RUINES ET  
MICHEL DE MONTAIGNE

Michel Rostovtseff est l'un des plus puissants esprits du XX<sup>e</sup> siècle qui aient consacré leur vie à l'histoire ancienne.<sup>1</sup> Mais sa conception de l'histoire est singulière. Il la conçoit comme une approche globale des sociétés anciennes qui fait autant de place aux sources écrites qu'aux sources non écrites, et qui conjugue la tradition textuelle, l'histoire de l'art et l'archéologie de terrain pour construire un récit historique complet. Pour lui, l'histoire des choses et aussi importantes que celle des idées, il est le premier à tenter de se libérer du carcan de la tradition descriptiviste des antiquaires pour construire un dialogue entre l'histoire et les sources matérielles. Ce faisant, il est l'héritier d'une tradition critique qui, depuis Montaigne, hante notre intelligence du monde antique. C'est pourquoi en m'interrogeant sur la critique que Montaigne élève contre les antiquaires de son époque, je pense rendre un hommage à la méthode et à l'œuvre de Rostovtseff.

Antiquaires, poètes, peintres et architectes ont contribué à faire de Rome le paysage inéluctable sur lequel se projette toute la pensée des ruines en Occident. Pour parachever cet édifice artistique, moral et historique il ne manquait que la voix critique et ironique du philosophe, la seule capable d'observer les ruines avec le mélange d'admiration et de défiance nécessaire à une approche rationnelle, et une vision distanciée de la Ville Eternelle. Montaigne s'est senti en quelque sorte, obligé, de prendre en charge cette attitude à la fois, comme il le dit dans les *Essais* parce que l'idée de Rome lui est en quelque sorte consubstantielle, et aussi du fait que la critique des pratiques érudites est au cœur de son travail d'écrivain (*Essais*, Livre III, chap. IX, p. 1117) :<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> Andraeu 1988. Sur le dialogue possible entre l'historien et l'historien de l'art voir le premier volume des « *Dumbarton Oaks papers* », 1940, avec les contributions d'Henri Focillon et Michael Rostovtzev.

<sup>2</sup> Ci-après cité par édition: Montaigne 1950.

J'ay eu cognoissance des affaires de Rome, long temps avant que je l'aye euë de ceux de ma maison. Je sçavois le Capitole et son plant, avant que je sceusse le Louvre : et le Tibre avant la Seine.

Pour Montaigne plus que quiconque l'*Urbs* est la ville universelle, celle où les différences de culture et de nationalité s'estompent (*Essais*, Livre III, chap. IX p.1119) :

Et puis ceste mesme Rome que nous voyons, merite qu'on l'ayme. Confederée de si long temps, et partant de tiltres, à nostre couronne : Seule ville commune, et universelle. Le magistrat souverain qui y commande, est recognu pareillement ailleurs : c'est la ville metropolitaine de toutes les nations Chrestiennes. L'Espagnol et le François chacun y est chez soy : Pour estre des princes de cet estat, il ne faut qu'estre de Chrestienté, où qu'elle soit. Il n'est lieu çà bas, que le ciel ayt embrassé avec telle influence de faveur, et telle constance : Sa ruyne mesme est glorieuse et enflée. *Laudandis preciosior ruinis* (« plus précieuse par la splendeur de ses ruines » [Sid. Apoll. *Carm.* 13, 62]).

L'*Urbs* est le cadre de référence de toute histoire et de toute réflexion, elle est la seule cité au monde à offrir une telle agrégation d'esprits et de talents, sans que le principe de nationalité puisse faire obstacle à la conduite des affaires de l'Eglise, ou à la gestion de la ville. La capitale de la chrétienté est donc aussi une capitale des arts et du savoir, et ses ruines mêmes sont l'expression de son statut particulier, de sa singularité au sens très fort que Montaigne donne à ce mot. Comme bien d'autres avant lui, Montaigne connaissait Rome sans même l'avoir visitée, et si nous ne disposons pas du *Journal de Voyage*, il aurait été impossible à partir des seuls *Essais* de nous faire une idée précise du rôle que l'observation des ruines a joué dans sa conception de l'histoire et de la philosophie. Car malgré toute sa familiarité avec les institutions et la littérature romaines, Montaigne entend faire l'expérience des lieux et procéder à toutes les observations qui lui semblent nécessaires. Car ce qui le frappe, c'est la distance entre la Rome antique telle qu'il la connaît et la Rome moderne au milieu de ses ruines. Quand il affirme (*Journal de Voyage en Italie*, p. 211) :<sup>3</sup>

qu'on en voïoit rien de Rome que le ciel sous le quel elle avait assise et le plan de son gîte,

---

<sup>3</sup> Ci-après cité par édition: Montaigne 1946.

il retrouve la parabole de Vitalis : les « choses immobiles chancellent et celles, qui perpétuellement agitées, subsistent ».<sup>4</sup> Rome n'est pas comme Troie ou Sparte un *nomen*, un pur concept. Elle est faite d'une accumulation de vestiges que le visiteur doit tenter d'interpréter pour en éprouver la matière même. Pour le visiteur humaniste l'expérience du voyage est une découverte de soi (*Essais* Livre III, chap. IX, p. 1088) :

je respons ordinairement à ceux qui me demandent raison de mes voyages : que je sçay bien ce que je fuis mais non ce que je cherche.

Montaigne n'aborde pas la ville avec un but précis et un questionnaire déjà tout prêt. Il se laisse porter par l'expérience et les rencontres. Il tente, comme tout voyageur de cette époque et de ce rang, d'avoir recours à un guide expérimenté, mais l'affaire capote. On ne sait si cela est du fait de Montaigne ou de son accompagnateur, l'important est que dans un premier temps Montaigne se prend au jeu (*Journal de Voyage* p. 211) :

(...) il se pica par son propre estude, de venir à bout de cette science, aidé de diverses cartes et de divers livres qu'il se faisoit lire le soir, et le jour alloit mettre en pratique son apprentissage si que en peu de jours il eut aysément guidé son guide.

Comme Rabelais avant lui, Montaigne désire expérimenter la méthode antiquaire et se rendre maître des outils nécessaires à l'interprétation des sites et des monuments. Mais il entend soumettre les résultats de ses observations à la critique (*Journal de Voyage* p. 211) :

(...) que cette science qu'il en avait (du plan de Rome) estoit une science abstraite et contemplative, de laquelle il n'y avoit rien qui tumba sous les sens, que ceux qui disoient qu'on y voyoit au moins les ruines de Rome en disoient trop : car les ruines d'une si espouvantable machine rapporteroient plus d'honneur et de révérence à sa mémoire, ce n'estoit que son sépulcre. Le monde ennemi de sa longue domination, avoit premierement brisé et fracassé toutes les pièces de ce corps admirable et parce qu'encore tout mort, ranversé et desfugé, il lui faisoit horreur, il en avoit enseveli la ruine mesme.

Montaigne s'est frotté aux travaux des antiquaires et a examiné leurs plans et relevés ; son jugement est sévère. Rien de ce qu'ils restituent n'est parfaitement assuré, et prétendre que les ruines portent témoignage de ce que fut la ville n'est pas exact. Il retrouve ici l'image de Rome-

---

<sup>4</sup> Mortier 1974, 47-48.

tombeau qu'avait si bien exprimée du Bellay. Pour Montaigne, l'adage « *Roma quanta fuit ipsa ruina docet* » n'est pas avéré. Il regarde les ruines de loin avec une focale qui est plutôt celle d'un géologue que d'un antiquaire, et il prête attention aux différents mécanismes de l'érosion et de spoliation qui affectent tous les monuments. Les antiquaires confondent trop souvent à son gré l'état des édifices qu'il leur est permis d'observer, avec les monuments dans leur situation et leurs fonctions originelles. Ceux-ci n'ont pas tant souffert de la chute de l'Empire que d'une entreprise de destruction systématique qui rend presque impossible leur restitution, et inutile leur restauration. Pour Montaigne, il est vain de tenter une cartographie précise de la ville antique, car la fureur des spoliateurs (qui ne sont pas clairement désignés) a atteint une partie de ses objectifs, ce qui reste est infime en rapport à ce qui a été : « Pour Montaigne voyageur, Rome a été tout d'abord une déception ».<sup>5</sup> Ce qui se voit au bout du compte relève plutôt du fragment, des vestiges, des décombres, que de la ruine avec ses valeurs esthétiques et historiques (*Journal de Voyage* pp. 211–212) :

Que ces petites monstres de sa ruine qui paissent encores au dessus de la bière, c'estoit la fortune qui les avoit conservées pour le tesmoingnage de cette grandur infinie que tant de siecles, tant de feux, la conjuration du monde reiterée à tant de fois à sa ruine, n'avoit peu universelemant esteindre. Mais qu'il estoit vraisemblable que ces mambres devisagés qui en restoint c'estoient les moins dignes et que la furie des ennemis de cette gloire immortelle les avoit portés, premieremant, à ruiner ce qu'il y avoit de plus beau et de plus digne ; que les bastimans de cette Rome bastarde qu'on aloit asteure atachant à ces mesures antiques, quoi qu'ils eussent de quoi ravir en admiration nos siecles presans, lui faisoient resouvenir proprement des nids que les moineaus et les corneilles vont suspendant en France aus voutes et parois des églises que les Huguenots viennent d'y démolir.

Pour Montaigne la grandeur métaphysique de Rome transcende les monuments, elle ne peut, au moins dans un premier moment, se laisser appréhender par l'observation des ruines qui sont trop érodées et trop démantelées pour donner une idée de leur splendeur première. Il voit la chute de Rome comme l'aboutissement d'une sorte de conspiration des peuples contre sa prétention à l'Empire universel. Son approche prend à contre-pied l'attitude antiquaire classique, qui part des monuments qui ont subsisté pour restituer le cadre d'ensemble. Montaigne entend

---

<sup>5</sup> Boccassini 1993, 155.

d'emblée soumettre les ruines à l'épreuve de la tradition écrite, et d'une certaine façon, son scepticisme le conduit à considérer que les choses ne peuvent se comparer aux mots. Quelle que soit la qualité des constructions nouvelles, elles sont le produit d'un compromis « batard » entre la grandeur antique et les ambitions du pape et des cardinaux.

Le thème de la dégénérescence de l'architecture, si présent dans la tradition humaniste (il suffit de penser au *songe de Polifile*), apparaît alors sans compromis : les édifices élevés par les plus grands architectes de la Renaissance sont comparés aux nids des oiseaux qui colonisent les ruines des églises détruites par les protestants. Les architectes, à commencer par Alberti, se voyaient comme le fer de lance de la reconquête antique, Montaigne les renvoie à leurs études et à leurs illusions. Il pense que le travail antique est inutile, que la chaîne stratégique imaginée par Alberti et Raphaël, observation, relevé, restauration, est au mieux destinée à l'échec, et au pire une imposture. Il s'attaque à ce que D. Boccassini appelle le monumentalisme des humanistes, la volonté de restaurer Rome et de la refonder par l'observation et l'imitation de l'architecture antique.<sup>6</sup> Montaigne s'en prend ainsi directement à la doctrine antique qualifiée « d'abstraite et de contemplative », il en appelle au jugement critique et à une interprétation naturaliste de la transformation de l'*Urbs* en décombres.

Sa critique des antiquaires n'empêche nullement le contact avec le terrain et l'observation directe et attentive des sites. Rome est une ruine de tombeau, et la méconnaissance de ce fait conduit à négliger l'impact du processus de destruction qui affecte la ville. Montaigne insiste sur ce qui est caché et inaccessible. Le *Testaccio* lui apparaît comme une véritable leçon de choses, une montagne artificielle aux dimensions inimaginables qui témoigne du procès inéluctable de l'ensevelissement (*Journal de voyage* p. 212) :

Que cela (l'enfouissement), de voir une si chetifve descharge, comme de morceaux de tuiles et pots cassés, estre antiennemant arrivée à un monceau de grandur si excessive, qu'il egale en hauteur et largeur plusieurs naturelles montaignes (...) c'étoit une expresse ordonnance des destinées.

La Rome antique est recouverte par des masses de sédiments qui empêchent d'en restituer les contours. Les reconstitutions topographiques sont donc fragiles et sujettes à caution (*Journal de voyage* p. 213) :

---

<sup>6</sup> Boccassini 1993, 166.

Mais, à la vérité, plusieurs conjectures qu'on prend de la peinture de cette ville antienne n'ont guiere de verisimilitude, son plant mesme estant infiniment changé de forme : aucuns de ces vallons estans comblés.

Partout dans les profondeurs du sol un immense mécanisme de subduction est à l'œuvre, le plan de la ville est illisible parce que l'action des hommes, les violences de la nature et le passage du temps ont contribué à défaire ce que la cité glorieuse avait édifié. Là où ses prédécesseurs s'émerveillaient de ce qu'ils voyaient des ruines, Montaigne est accablé, au point de penser qu'aucun des grands hommes de la Rome antique ne trouverait son chemin dans la Rome moderne (*Journal de voyage* p. 213) :

Il croioit qu'un antien romain ne sauroit reconnoistre l'assiette de sa ville quand il la verroit. Il est souvent avvenu qu'apres avoir fouille bien avant en terre, on ne venoit a rencontrer que la teste d'une fort haute colonne qui etoit encore en pieds au-dessous (...). Il est aysé à voir que plusieurs rues sont à plus de trante pieds profonds au dessous de celles d'à-cette-heure.

Une sorte de voile recouvre la ville, composé de sédiments, de rochers et de débris qui opposent à l'antiquaire une résistance toute matérielle. Le passé est constitué d'innombrables fragments qu'il est impossible de relier les uns aux autres. Il faut accepter que la reconstruction de la ville antique soit un rêve inaccessible. Pourtant, tout n'est pas perdu si l'on médite la leçon des siècles et les cycles de la nature :

si l'on accepte de considérer perdue à jamais la *forme* première des choses, la *disposition* accidentelle des fragments est à même de révéler une grandeur non moins étonnante : c'est ainsi que l'art se naturalise, que le monument devient paysage et que le spectateur participe des choses qui l'entourent.<sup>7</sup>

En bref, pour suivre la démonstration de D. Boccassini, il ne faut pas entendre les ruines comme une donnée immédiate de la conscience mais comme le résultat d'un long processus, à la fois historique et naturel, qui aboutit à l'état présent du site. Montaigne propose une stratégie environnementale qui part du principe de l'érosion pour tracer la voie de l'interprétation. Accepter humblement que les ruines ne soient que les parties d'un tout est une sage réflexion qui prémunit l'antiquaire de toute exaltation. Cyriaque et ses successeurs avaient découvert un continent inconnu, qu'il s'agissait d'explorer en combinant les méthodes du

---

<sup>7</sup> Boccassini 1993, 168–169.

philologue et de l'arpenteur. Ils ne se posaient guère la question du rapport entre le visible et l'invisible, parce qu'ils étaient sous le charme d'une redécouverte du passé qui avait échappé à leurs prédécesseurs. Ils portaient un regard émerveillé sur les vestiges qui semblaient se dévoiler dans une sorte d'innocence première. Montaigne incarne un deuxième moment qui tient pour acquis la matérialité du passé, mais qui interroge sa forme et son sens. Les ruines sont bien une part de l'Antiquité, mais laquelle ? Elles sont le reste d'un tout qui n'est pas concevable. La visite d'Ostie lui révèle l'étendue du mécanisme d'érosion et de perte d'information (*Journal de voyage* p. 229) :

Les ruines de Rome ne se voient pour la plupart que par le massif et épais du bastiment. Ils faisoient de grosses murailles de briques, et puis ils les encroutoient ou de males de mabre ou d'autre pierre blanche, ou de certain simant ou de gros carreau enduit par dessus. Cette croute, quasi partout a été ruinée par les ans, sur laquelle etoint les inscriptions : par où nous avons perdu la plupart de la connoissance de teles choses.

Depuis Cyriaque les inscriptions sont l'outil principal pour « réveiller les morts », et pourtant l'historien ne peut échapper à la question de la représentativité du corpus. Les techniques mêmes de construction romaine révèlent que d'innombrables inscriptions ont été perdues dans le processus de dégradation et de spoliation qui a touché les bâtiments. Les murs sont devenus muets, et leur mutisme est pour les antiquaires un obstacle insurmontable. La critique de Montaigne rejoint un peu l'attitude de Pétrarque. Comme ce dernier, il se veut un contemporain des Romains de l'Antiquité (*Essais*, Livre III, chap. IX, p. 1118) :

Me trouvant inutile à ce siecle, je me rejette à cet autre. Et en suis si embabouyné, que l'estat de ceste vieille Rome, libre, juste, et florissante (car je n'en ayme, ny la naissance, ny la vieillesse) m'interesse et me passionne. Parquoy je ne sçauroy revoir si souvent, l'assiette de leurs rues, et de leurs maisons, et ces ruynes profondes jusques aux Antipodes, que je ne m'y amuse.

Il revendique son admiration pour la Rome de la République et celle d'Auguste, entendue comme un territoire qu'il peut découvrir par un effort d'imagination et de connaissance. Il reconnaît qu'il est lui-même captivé par l'urbanisme de Rome, et admet que si le plan de la ville est enveloppé d'incertitudes, il a pu comme les antiquaires en capter une partie du tracé, et en saisir la matérialité malgré les sédiments qui la recouvre. Ce faisant, il révèle sans hésiter ce qu'il est venu chercher dans les ruines (*Essais* Livre III, chap. IX, p. 1118) :

Est-ce par nature, ou par erreur de fantaisie, que la veuë des places, que nous sçavons avoir esté hantées et habitées par personnes, desquelles la memoire est en recommandation, nous emeut aucunement plus, qu'ouïr le recit de leurs faicts, ou lire leurs escrits ?

Les monuments procurent quelque chose d'ineffable qui dépasse les mots, le sentiment d'entrer en communication directe avec le passé, ils permettent d'établir avec lui un lien concret . Cet exercice, pour moderne qu'il soit, est une pratique qui était celle de l'Antiquité. Les mots de Montaigne sont la traduction presque littérale d'un passage de Cicéron qu'il cite à la suite de sa réflexion (Cic. *De fin.* V, 1, 2). Pison au cours d'une promenade antiquaire à Athènes déclare :

(...) tanta vis admonitionis inest in locis

il y a une telle force de souvenir dans ces lieux (...)

Et le jeune Lucius reprend :

Quamquam id quidem infinitum est in hac urbe; quacumque enim ingredimur, in aliqua historia vestigium ponimus.

Tout cela [les souvenirs de l'Antiquité] est d'une richesse infinie dans cette ville [Athènes], quoi que nous trouvions nous y reconnaissons un vestige de quelque histoire.

La visite des lieux de mémoire est donc un exercice intellectuel qui permet d'établir entre les visiteurs et les monuments une sorte de complicité, et d'éclairer leur histoire. Mais une telle expérience réclame une discipline réglée. Et Pison d'aller plus loin (*ibid.* V, 2, 6) :

Ces études, si elles visent à imiter les grands hommes sont d'un esprit créatif (*ingeniosorum*), si elles n'ont pour but que d'étudier les traces d'une mémoire du passé, elles sont le fait de curieux (*curiosorum*).

Cette référence n'est pas sans conséquence. Montaigne s'en va chercher chez Cicéron une confirmation de son goût des ruines et de l'émotion qu'elles lui procurent. Cicéron oppose deux mots, *ingeniosus* et *curiosus*, et il laisse entendre que la *curiositas* est une attitude un peu légère ou superflue, bien moins utile que l'*ingeniositas* qui dénote un savoir-faire, une volonté d'imiter et de comprendre.<sup>8</sup> En creux, l'*ingeniositas* décrit

---

<sup>8</sup> Voir les remarques de Moatti 1997, 145–146.



donc une aptitude à tirer parti de l'exemple des Anciens et des traces qu'ils ont laissées. Elle trouve sa place dans la promenade à travers les ruines d'Athènes qu'entreprennent Cicéron et son groupe d'amis pour mieux se pénétrer de l'esprit des grands hommes de l'Antiquité, dans les lieux mêmes où ils ont agi et créé, car, dit Cicéron, la vision des lieux de leur action est plus efficace que « le récit de leur vie ou la lecture de leurs œuvres ». Cette réflexion ironique est un appel à l'observation du paysage et du sol, un plaidoyer pour l'intelligence des monuments et des hommes qui les ont construits et habités. Montaigne se délecte de trouver dans l'œuvre d'un de ses maîtres favoris la substance de son goût pour les ruines, comme s'il ne pouvait y céder qu'en mettant ses pas dans ceux de son lointain prédécesseur. Il entend visiter et comprendre Rome avec le même état d'esprit que Cicéron et son groupe d'amis quand ils admiraient le paysage des ruines d'Athènes. Même pour quelqu'un d'aussi rationnel que Montaigne, les ruines sont une source d'émotion. Il faut la contrôler et la discipliner, mais il ne peut ni ne veut lui échapper (*Essais*, Livre III, IX, p. 1118–1119) :

Je remasche ces grands noms entre les dents, et les fais retentir à mes oreilles. (*Ego illos veneror, et tantis nominibus semper assurgo* [Sen. *Ep.* LXIV, 10].) Des choses qui ont en quelque partie grandes et admirables, j'en admire les parties mesmes communes. Je les visse volontiers deviser, promener, et soupper. Ce seroit ingratitude, de mespriser les reliques, et images de tant d'honnestes hommes, et si valeureux lesquels j'ay veu vivre et mourir : et qui nous donnent tant de bonnes instructions par leur exemple, si nous les sçavions suyvre.

Le culte des grands hommes est une incitation à visiter les ruines, un moyen d'établir un pont entre passé et présent qui ne se limite pas au seul exercice érudit, une sorte de discipline morale qui est proprement la justification du goût pour les ruines ; un goût qui ne relève pas de la simple curiosité (*curiositas*), mais qui réclame une forme de créativité (*ingeniositas*). Une fois cela affirmé, comme s'il s'était bien démarqué d'une naïve curiosité humaniste, Montaigne se laisse aller au plaisir des ruines. Comme l'a bien vu D. Boccassini,<sup>9</sup> à la critique des ruines succède dans l'état d'esprit de notre voyageur une sorte d'empathie jusque là refoulée. A la fin de son séjour, il confesse (*Journal de Voyage* p. 240) :

je n'ai rien si ennemi à ma santé que l'ennui et l'oisiveté : là j'avais toujours quelque occupation, sinon si plaisante que j'usse peu désirer, au

---

<sup>9</sup> Boccassini 1993, 172.

moins suffisante à me desennuier : comme à visiter les antiquités, les Vignes qui sont des jardins et lieux de plesir, de beauté singulière, et là où j'ai aprins combien l'art se pouvoit servir bien à pouint d'un lieu bossu, montueux et inégal ; car eus ils en tirent des grâces inimitables à nos lieux pleins, et se prevaient tres – artificiellement de cette diversité.

L'art des jardins romains mêle l'Antiquité et le présent, il se révèle un savoir-faire unique pour tirer parti des particularités du paysage. Chacune des vignes, outre la grâce des bosquets, possède son lot d'antiquités. Au lieu de couper les ruines de leur environnement, ou de les utiliser comme les soubassements des édifices nouveaux, les vignes romaines les intègrent dans un espace paysager. Elles s'opposent aux jardins classiques qui entendent créer un ordre nouveau, fait d'échappées géométriques. La manière des vignes, au contraire, est un accommodement avec le passé, qui privilégie l'aspect ruiné des vestiges ainsi réutilisés.<sup>10</sup> C'est l'absence d'ordre, la disposition a priori négligée des oeuvres dans un contexte où la nature reprend ses droits qui domine cette forme de présentation des ruines qu'on trouve déjà dans les dessins de Van Heemsckerk, comme à une échelle presque cosmique dans le fameux tableau de Posthumus.<sup>11</sup>

Ce type de dispositif crée un rapport étroit entre les œuvres de l'homme et celle de la nature entendue comme un écrin. La diatribe de Montaigne contre les antiquaires doit s'entendre avec nuance, son goût de la continuité historique l'éloigne des topographes qui déclinent avec précision le plan des monuments anciens, mais le rapproche de tous ceux, et notamment les Flamands, qui entendent dans leurs croquis saisir le palimpseste du paysage réduit dans ses différents états. Visitant la villa d'Este, Montaigne est captivé par les jeux d'eau et les arcs en ciel artificiels dûs à la maestria des architectes (*Journal de voyage* pp. 244–245), mais aussi par les collections de sculptures. Au fil du temps et des occasions notre auteur se révèle aussi féru d'antiquités que bien des voyageurs de sont temps, observant ici un tombeau, commentant là une inscription. Il s'éloigne de Rome en de meilleures dispositions qu'il n'y était arrivé (*Journal de voyage* p. 248) :

Les douceurs de la demure de cette ville s'estoint de plus de la moitié augmentées en la praticant.

---

<sup>10</sup> Boccassini 1993, 173 et ill. 11 et l'excellent travail de maîtrise d'Elke Zadek 2005.

<sup>11</sup> Voir Olitsky-Rubinstein 1985.

Toutefois cela n'affecte pas sa conviction que la reconstruction de la Ville antique est une chimère. Le vieux principe stoïcien de l'obsolescence des sociétés et du monde reste pour lui cardinal (*Essais*, Livre II, chap. XII, apologie de Raimond Sebond, p. 601) :

Finalement il n'y a aucune constante existence, ny de notre estre, ny de celui des objets. Et nous, et notre jugement, et toutes les choses mortelles, vont coulant et roulant sans cesse. Ainsi il ne se peut établir rien de certain de l'un à l'autre, et le jugeant et le jugé estant en continuelle mutation et branle.<sup>12</sup>

A Rome, et durant le reste de son voyage en Italie, Montaigne a fait l'expérience des vestiges, et ce contact avec une antiquité matérielle l'a persuadé que le rapport au passé relève d'une stratégie philosophique, qu'il ne suffit pas de se pencher sur les ruines pour en comprendre les leçons. L'observation et le relevé sont des outils insatisfaisants. Car les ruines sont par essence fragmentaires, éparpillées, et le regard que nous portons sur elles est par définition instable puisqu'il dépend du moment et du lieu qui nous sert d'observatoire éphémère. C'est la « contexture », entendue comme le faisceau de relations qui unissent les objets et les monuments aux hommes dans le temps, qui détermine ce qui observable et donc intelligible. Cette intelligence, ou *ingeniositas*, est indispensable à l'amateur des ruines, qu'il soit antiquaire, philosophe ou simple voyageur.<sup>13</sup> Elle explique les paradoxes de l'histoire, et elle seule permet d'en tirer une leçon. L'empire de Rome ne fut « jamais si sain que quand il fut le plus malade » (*Essais*, Livre III, chap. IX, p.1074).

Toute l'histoire de Rome est traversée par des crises, et pourtant elle n'y cède pas pendant des siècles (*Essais*, Livre III, chap. IX, p. 1075) :

Tout ce qui branle ne tombe pas. La contexture d'un si grand corps tient à plus d'un clou. Il tient mesme par son antiquité: comme les vieux bastimens, ausquels l'aage a desrobé le pied, sans crouste et sans cyment, qui pourtant vivent et se soustiennent en leur propre poix.

Rome est elle-même d'une contexture si fragile et si ancienne qu'elle symbolise une parabole de la ruine, mais de cette faiblesse elle a su tirer profit, comme ces édifices surannés et branlants qu'on peut observer à chaque pas. Au bout du compte, la déception qui saisit Montaigne lors de son premier contact avec les ruines de Rome a eu un effet salutaire, elle lui permet de donner sens à sa conception de l'histoire et du destin

---

<sup>12</sup> Voir Bocassini 1993, 169.

<sup>13</sup> Bocassini 1993, 174.

des hommes. Les sociétés humaines sont elles-mêmes des ruines qui charrient l'ancien et le nouveau, dans un équilibre instable sans cesse renouvelé. Montaigne a renversé le sentiment des ruines, il a remplacé la fixité par l'instabilité, l'observation monographique par une approche presque fractale des vestiges. Chaque fragment est la part d'un ensemble plus vaste, mais divisé et dégradé, chaque monument est le résultat d'une longue histoire inscrite dans les sédiments qui l'ont recouvert. Aussi la ruine n'est-elle qu'un mélange instable de souvenir et d'oubli, une forme indéfinie couturée de tous les accidents de l'histoire et du passage du temps. C'est un outil de remémoration, un moyen de payer son dû à ceux qui nous ont précédés, mais pour être utile elle doit être mise à bonne distance, le voyageur ne doit pas céder à l'exaltation des lieux et à l'atmosphère des monuments. Montaigne a su saisir cette impermanence des ruines que Jacques Grévin, un autre critique de la pratique antiquaire, illustre dans ses vers :

Je passai l'Apennin et je vis Rome deserte,  
Ainsi je vis seulement une ruine ouverte,  
Qui me saisit d'ennui, de douleur et de deuil.  
Car Romme n'est plus à Romme e ceste grand'Romme  
Ne reste que le nom en la bouche de l'homme  
L'image dans l'esprit, et le regret en l'œil.<sup>14</sup>

A la différence de Du Bellay, Grévin historicise le destin de Rome, et se retrouve avec Montaigne pour affirmer le gouffre qui sépare « l'esprit » de « l'oeil ». La Rome antique, la Rome idéale des humanistes est introuvable, mais qui sait prendre la bonne distance comme Montaigne peut réconcilier les deux faces de l'*Urbs* ; sa ruine est la conséquence d'un équilibre précaire entre décrépitude et grandeur. La force de Montaigne est d'accepter la ruine comme une des conditions d'un rapport éclairé avec le passé, elle lui a permis d'étendre son expérience à cette grande aventure que fut la réception de la découverte des Amériques. Il a jeté les bases d'une approche comparatiste qui sera celle des lumières et au-delà de ceux qui, comme M. Rostovtseff voyaient dans les œuvres d'art et les objets un outil de l'interprétation des sociétés.

Alain Schnapp  
*Professeur émérite d'archéologie grecque,*  
*Université Paris I, Panthéon-Sorbonne*

alain.schnapp@inha.fr

---

<sup>14</sup> Jacques Grévin, Sonnet III, cité par Mortier 1974, 71.

## Bibliographie

- J. Andreau, Introduction, in : M. I. Rostovtseff, *L'histoire économique et sociale de l'empire romain* (Paris 1988) I–LXXXIV.
- D. Boccassini, « Ruines montaigniennes », *Montaigne Studies* V : 1–2 (1993) 155–190.
- J. Martha (éd.), Cicéron, *De Finibus* (Paris 1961).
- H. Focillon, « Préhistoire et Moyen Age », in : *Dumbarton Oaks Papers* I (Cambridge, MA 1940) 1–24.
- C. Moatti, *La Raison de Rome, naissance de l'esprit critique à la fin de la République* (Paris 1997).
- M. de Montaigne, *Essais* (Paris 1950).
- M. de Montaigne, *Journal de Voyage en Italie* (Paris 1946).
- R. Mortier, *La Poétique des ruines en France. Ses origines, ses variations, de la Renaissance à Victor Hugo* (Genève 1974).
- R. Olitsky-Rubinstein, « *Tempus edax rerum*. A Newly Discovered Painting by Hermannus Posthumus », *The Burlington Magazine* 127 (1985) 425–433.
- M. Rostovtzev, « The Near East in the Hellenistic and Roman Times », in : *Dumbarton Oaks Papers* I (Cambridge, MA 1940) 25–40.
- E. Zadek, *Der Palatin in den Publikationen Hieronymus Cocks* (Berlin 2005).

Michael Rostovtzev was among the few scholars of the 20<sup>th</sup> century to dominate the sometimes conflicting, or feeble at least, connections between history and archaeology. By questioning Michel de Montaigne's curiosity for Roman antiquities and his critical lecture of the antiquary works, this paper intends to demonstrate how Montaigne has led the foundations of an epistemology of Antiquity that anticipated the research and works of the Russian master.

Михаил Ростовцев – один из немногих ученых XX в., кому удалось достичь мастерства в истории и археологии – двух областях, которые часто слабо связаны между собой, а иногда даже вступают в конфликт. В статье показано, как Мишель Монтень, интересуясь римскими древностями и критически оценивая работы антикваров, заложил основы понимания античности и оказался в этом предшественником М. И. Ростовцева.

## CONSPECTUS

ALEXANDER GAVRILOV, DENIS KEYER	
Preface .....	5
MICHAEL POZDNEV	
Das historisch-philologische Vorgehen bei Aristoteles und in der Wissenschaft seiner Zeit: Einige Randbemerkungen .....	9
ALEXANDER K. GAVRILOV	
The Scholarly Program of M. I. Rostovtzeff .....	30
ARNALDO MARCONE	
Rostovtzeff and Italy: A Long History .....	37
VLADIMIR KASHCHEEV	
Nikodim P. Kondakov and Mikhail I. Rostovtzev: A Teacher and his Disciple .....	50
ALAIN SCHNAPP	
Des monuments à l'histoire : la raison des ruines et Michel de Montaigne	86
WJATSCHESLAW K. CHRUSTALJOW	
Michail Rostovtzeff als Universalhistoriker .....	99
LEONID ZHMUD	
Mikhail Rostovtzeff and the Modernization of Antiquity .....	115
DMITRI PANCHENKO	
Rostovtzeff and his <i>Social and Economic History of the Roman Empire</i> : A Comment on a Scholarly Masterpiece .....	134
STEFAN REBENICH	
Die wissenschaftliche Internationale der Altertumskunde: Ein Brief Michael I. Rostovtzeffs an Alfred von Domaszewski .....	144
DENIS KEYER	
Interpreting Horace in Th. Zielinski's and M. Rostovtzeff's Critique of I. Grevs .....	161
Keywords .....	176